

# weekend

LE VIF L'EXPRESS

HEBDOMADAIRE  
SUPPLÉMENT  
AU VIF - L'EXPRESS  
N° 193 DU 31 OCTOBRE - 6 NOVEMBRE 1986  
NE PEUT ÊTRE VENDU  
SÉPARÉMENT,  
EST COMPRIS DANS LE PRIX  
DU VIF - L'EXPRESS



# LE SKIEUR DE L'IMPOSSIBLE



# Le skieur de l'impossible

Tout le monde le connaît sans savoir vraiment qui c'est. De passage par hasard à Bruxelles cet été, Sylvain Saudan a accepté de nous raconter le fil de ses incroyables exploits. Passionnant personnage, passionnante aventure...

**S**i, en septembre 1967, Sylvain Saudan avait alerté le lobby des alpinistes de Chamonix en leur annonçant qu'il allait tenter de descendre le couloir Spencer à skis, tout le monde l'aurait pris pour un fou. Impossible aurait-on dit. Après vingt ans d'exploits et d'aventures sur les pentes des plus prestigieux sommets du monde, le mot est resté, un peu comme un mythe ou comme une légende : pour beaucoup, Sylvain Saudan est devenu le skieur de l'impossible, celui qui s'attaque aux montagnes dans le sens contraire de celui des alpinistes (encore que pour pouvoir les descendre, il faut d'abord les gravir) et, en plus, avec des skis aux pieds. Pour la majorité d'entre nous, il faut bien reconnaître que le skieur de l'impossible, sans savoir vraiment qui c'est, évoque l'image un peu vague parce que tellement inhabituelle et presque comme irréelle d'un casse-cou en équilibre sur une pente neigeuse, dévalant la montagne à grande vitesse, et laissant derrière lui des traces qui font rêver...

**Le Vif/L'Express-Weekend :** Bien entendu, Sylvain Saudan, vous êtes né avec des skis aux pieds... ?

**Sylvain Saudan :** Je devais avoir trois ans lorsque j'ai chaussé les skis pour la première fois. Mon père avait une ferme dans un petit village du Valais, Combarigny, et pendant les mois d'hiver, il n'y avait pratiquement pas de chemins, ce qui fait que le lait, par exemple, nous le portions à la laiterie,

chaussés de skis. Mon frère et moi avons appris à skier à peu près en même temps que nous avons appris à marcher.

— *Les skis, c'était quoi à cette époque ?*

— C'étaient de simples lattes en bois avec un peu de cuir dessus. Pas même encore ces lanières de fixation dont on parle si souvent lorsque l'on veut évoquer la période héroïque des premiers skis. Simplement quelques bouts de cuir attachés au bois. Tous les soirs, nous devions les tremper dans de l'eau chaude pour maintenir la forme de la spatule relevée vers le haut. Le fartage à l'époque, je vous parle d'il y a plus de quarante ans, s'effectuait au moyen de couennes de lard ou bien alors avec de la bougie que l'on lissait en employant un fer à repasser...

— *A cet âge, on peut déjà se sentir à l'aise sur une paire de skis ?*

— Tout de suite, je crois que j'ai senti que la neige, les pentes, c'étaient des éléments que j'allais pouvoir maîtriser très vite et avec lesquels j'allais pouvoir conjuguer quelque chose. De toute façon, dès mon plus jeune âge, j'aimais bien me trouver sur ces planches, à tel point que, même lorsque le trajet entre la ferme et l'école n'était plus entièrement enneigé, je le faisais encore à skis. Il faut bien vous dire aussi que c'est un peu par la force des choses que mon père nous a achetés, à mon frère et à moi, nos premiers skis. Nous nous amusions en effet à faire de la glisse sur les bottines de bois que nous chaussions alors, ce qui les usait prématurément. Et pour ne pas devoir en acheter de nouvelles tous les mois, nos parents nous ont offert nos premiers skis...

— *Vous avez eu l'exemple du sport dans votre famille ?*

*Photo ci-dessus : Sylvain Saudan, à 50 ans, toujours en quête de formidables exploits.*





— Indirectement peut-être. Surtout par le fait que nous habitons dans un village retiré, un « nid d'aigle » où le seul mode de transport était la marche à pied. Que nous avons été élevés à la dure, qu'il fallait travailler, aller garder le troupeau et passer parfois deux mois seul en montagne avec le chien et les vaches. Mon père pourtant n'a jamais pratiqué des sports mais, à septante ans, il peut encore mettre son pied derrière le cou, chose que je n'ai jamais pu faire...

— *Le choix de la profession de moniteur de ski, de guide de haute montagne, s'est tout naturellement imposé à vous ?*

— Il est certain que lorsqu'on se sent attiré par cet environnement, par ce sport, on essaye de faire de la compétition. Adolescent, j'ai fait de la compétition régionale, j'ai même été un moment dans l'équipe B suisse de ski. A 16 ans, je suis devenu aspirant moniteur de ski. J'ai abandonné la compétition un peu plus tard. Puis, je me suis inscrit comme aspirant guide. Je devais avoir 19 ans, je crois, lorsque j'ai commencé à enseigner le ski. Par la suite, cette profession m'a fait voyager de par le monde. J'ai donné des cours aux U.S.A., en Ecosse et même jusqu'en Nouvelle-Zélande.

— *S'installer à Chamonix était aussi un choix qui allait de soi ?*

— De la même façon que l'on peut dire que l'on devient artiste à Paris, l'on devient alpiniste à Chamonix. Aujourd'hui encore, Chamonix est considéré comme la Mecque des métiers de la montagne. Et puis, j'avais de la famille là-bas, en l'occurrence l'école nationale de ski et d'alpinisme Alexis Saudan (mon cousin). Il y a 17 ans que je suis résident secondaire à Chamonix, mais, tout jeune déjà, je venais skier dans la région.

— *Vous avez déserté votre Valais natal ?*

— Non, pas tout à fait. Mais Chamonix est une région que j'aime particulièrement. Lorsque je me trouve à l'étranger et qu'un petit coup de spleen me tombe dessus, c'est à Chamonix que je pense en premier. C'est toujours à Chamonix que j'ai envie de rentrer.

— *Et cette folle idée de descendre les montagnes à ski ?*

— C'est en Nouvelle-Zélande que cette idée a germé. Pendant plusieurs saisons d'été (l'hiver là-bas), j'ai côtoyé les meilleurs skieurs du moment alors que moi, j'étais à l'autre bout du monde pour m'entraîner et enseigner. Et je me suis rendu compte que ces



*Le grand pari de Sylvain Saudan, descendre un plus de huit mille à skis.*

# Le skieur de l'impossible



sportifs éprouvaient les pires difficultés à skier sur des neiges de qualité médiocre comme les neiges dures et glacées du matin ou celles plus molles et plus boueuses de l'après-midi. C'est alors que je me suis dit que j'avais l'occasion de changer de direction et de m'astreindre à skier dans toutes les qualités de neige et ainsi maîtriser tous les terrains. Que l'on soit moniteur ou champion, le challenge pour un skieur reste toujours le même : ne pas chuter. Pendant plusieurs saisons donc, je me suis aventuré sur les neiges réputées les plus difficiles, mettant ainsi au point une technique sans faille, j'avais souvent de l'eau qui coulait entre mes lattes. Et, de retour à Chamonix, je me suis posé la question de savoir ce qu'il est possible de faire avec tout ce bagage technique. C'est ainsi qu'a germé dans mon esprit l'idée de descendre à ski là où les alpinistes avaient l'habitude d'employer des piolets, des crampons et des cordes...

— *C'est aussi le goût du risque, non ?*

— Il est certain que j'avais en moi un certain goût du risque mais aussi de l'aventure. Peut-être également le besoin de savoir où j'en étais avec moi-même, jusqu'où je pouvais aller...

— *Pourquoi avoir choisi comme première tentative le Spencer ?*

— Pour de multiples raisons. Tout d'abord, c'était le cadre dans lequel je vivais, le couloir du Spencer, en effet, est tout à côté de Chamonix. Ensuite parce que le sommet culmine aux environs de 4 000 mètres d'altitude et que je devais me rendre compte, avant de m'attaquer à plus haut, comment j'allais maîtriser mes efforts à cette altitude, question respiration et condition physique en général. Il fallait d'autre part que je choisisse quelque chose de difficile et de dangereux sinon ce n'aurait pas eu de sens. Dans le couloir du Spencer, la chute n'est pas permise...

— *Vous avez dû faire une reconnaissance spéciale du terrain ?*

— Je connaissais le Spencer en tant qu'alpiniste, comme tous les alpinistes de Chamonix d'ailleurs. Et puis, le fait de le gravir avant de le redescendre, c'était au fond le meilleur moyen de se rendre compte des conditions de neige...

— *En cette fin d'été, la neige était comment ?*

— C'était après une chute de neige, dure en surface mais ce n'était pas de la glace. Au sommet — nous sommes montés avec quelques amis que j'avais mis dans le secret — j'ai été un peu surpris de voir ce vide qui se déroulait sous mes pieds, j'ai chaussé les skis et je me suis élancé en me concentrant

surtout sur le fait qu'il ne fallait pas que je tombe et ce n'est qu'alors que je me suis rendu compte que l'aventure était possible. D'ailleurs, au retour de ma tentative, j'ai appris que les grands alpinistes Lachenal et Terray, dix ans plus tôt, avaient déjà gravi le couloir du Spencer avec des skis sur l'épaule dans l'espoir donc de le redescendre à skis. Vous voyez, je n'étais pas le premier à y avoir pensé, avec cette différence toutefois qu'eux, ils ont renoncé en cours de route alors que moi, j'ai



été jusqu'au bout. Précisons ici, que le matériel employé avait fortement évolué entre la tentative des deux grands alpinistes et la mienne.

— *Les difficultés rencontrées lors de cette première vous ont surpris ?*

— Pas autant que je ne me l'imaginai. Les chiffres d'ailleurs parlent d'eux-mêmes : deux heures de descente, 50 % de pente moyenne et 700 mètres de dénivelé. Pas extraordinaire comme conditions et je dirais même à la portée de tout bon skieur qui se met en tête de le faire. Mais, ce qui m'a le plus impressionné, ce fut de me dire pour la première fois que, si je tombais, c'en était fini. Il me semble en y repensant que la tension psychologique que j'eus à soutenir au cours de ces deux heures fut en fait la difficulté majeure de la descente. A part cela, tout s'est bien passé, car j'étais à même de contrôler mon trajet, c'est-à-dire m'arrêter n'importe où et repartir de n'importe quel endroit, cela aussi était très important.

— *Votre première a fait du bruit à Chamonix ?*

— Figurez-vous que mes traces, parce que le temps était au beau fixe, sont restées marquées dans la neige pendant plus d'une semaine et tous les professionnels de Chamonix sont montés pour les voir comme pour s'assurer de visu qu'il y avait bel et bien un skieur qui était passé par là. Une fois qu'il avait été prouvé que je l'avais réellement faite, cette descente à ski du Spencer, l'aventure a vite fait le tour de la ville. Bien entendu, il y eut en premier ceux qui se demandaient à quoi servait un tel exploit — et ce sont surtout les professionnels qui se sont posé la question — et puis ceux qui applaudissaient. Mais c'est surtout après la descente du Whymper et celle du Gervasutti que j'ai réalisées quelques mois plus tard que, d'une part, je me suis fait connaître et que, de l'autre, je me suis fait attaquer.

— *Ce sont surtout les milieux alpins qui ont réagi sans doute ?*

— Avec le Whymper de l'Aiguille Verte et le Gervasutti, vous comprenez, je ne m'attaquais plus seulement à un couloir mais également à un nom. C'est à ce moment-là que le milieu conservateur des clubs alpins a commencé à réagir violemment contre mes descentes.

— *On vous accusait de violer la montagne ? De la démystifier ?*

— Oui et également de dévaloriser les courses en montagne, de la rendre plus facile. Mais je dois dire que la presse en général a bien suivi, d'autant plus que le « Dauphiné Libéré », qui reste quand même le grand quotidien de la montagne, s'intéressait de plus en plus à mes aventures.

— *Des exploits inutiles et égoïstes en quelque sorte ?*

— Dans un certain sens, oui. Mais mes aventures ne furent pourtant pas tout à fait inutiles. Car, dans ces années-là (les années 66-67), l'évolution de la technique de fixation des skis était en pleine évolution. Lors de ma première descente au Spencer, par exemple, j'ai encore employé des lanières de fixation car il était impossible d'effectuer des « prises de quart » avec le matériel existant, vu qu'il dépassait de la surface des skis. Il me semble que, grâce à mes descentes, certains fabricants ont bénéficié de l'expérience pour améliorer les techniques de fixation.

— *Quel genre d'entraînement spécifique effectuez-vous pour arriver à réussir à descendre une pente inclinée à plus de 50 % ?*

— Je m'entraîne beaucoup avec mes skis sur des pentes herbeuses ou même sur de la caillasse ; ensuite, je durcis sur de la véritable pierre du rocher de

telle sorte qu'avant chaque descente, je sois parfaitement confiant dans mes possibilités techniques. Au début, la seule réponse que je n'avais pas, c'était de savoir la façon dont j'allais réagir face à un danger que je n'avais pas encore rencontré. Mais, avec les ans et l'expérience, on apprend à flirter avec cette zone rouge qui est en chacun de nous et qu'il est si bon d'aller titiller de temps en temps. Le plus important c'est de bien préparer le terrain, c'est-à-dire d'effectuer les tentatives dans les



meilleures conditions météo possible, de bien étudier son coup, ne pas se lancer à l'aveuglette...

— *Après les Alpes, le mont McKinley en Alaska et puis les grandes premières himalayennes. De plus en plus haut, de plus en plus fort, de plus en plus difficile... Vous ne vous sentez jamais dépassé par votre goût du risque, du danger ?*

— Cela fait partie de ce que j'appelle en conférence une suite logique des choses. Il me semble normal, pour un alpiniste, de vouloir toujours reculer les limites du possible. La plupart de mes collègues réalisent des premières dans le sens des sommets ou des faces difficiles à gravir. Moi, mes difficultés, je les place sur les pentes enneigées des montagnes, sur les glaciers et dans mes descentes à skis.

— *C'est en fonction de leurs difficultés que vous choisissez vos montagnes ?*

— Après avoir essayé du couloir, j'ai voulu aller chatouiller les faces. C'est plus difficile et plus dangereux en raison des risques plus fréquents d'ava-

# Le skieur de l'impossible



Rien ne semble impossible pour ce montagnard ; il organise chaque année un « supermarathon » qui fait courir des joggeurs pendant quatre jours à une altitude moyenne de 5 000 mètres.

→  
lanche, de la difficulté qu'il y a à trouver son chemin, à se frayer un passage dans la neige. Après les faces, quoi de plus logique que de se tourner vers des monstres comme le mont McKinley, par exemple ? A ce moment, j'avais déjà ma petite idée des expéditions futures et le McKinley, en somme, n'était qu'un test définitif avant l'Himalaya. Et puis, il faut bien vous dire qu'à ce moment, après avoir réalisé deux films sur mes descentes et avoir expliqué mes exploits, les critiques ont été moins virulentes...

— *Le souvenir du McKinley ?*

— Peut-être la montagne la plus froide de tout le globe. En arrivant au sommet à six mille mètres, je ne pouvais plus chausser mes bottines de ski qui semblaient être devenues trop petites. On a dû fermer les fixations au piolet. Il y avait passé — 40° ! Mais ce fut une grande réussite qui est aujourd'hui inscrite d'ailleurs dans le livre des records car c'est le dénivelé le plus important jamais accompli par un

skieur : 4 500 mètres en six heures de descente.

— *Après cette nouvelle aventure, vous vous sentiez prêt physiquement pour aborder l'Himalaya ?*

— Ce que j'ai surtout appris au cours de ces descentes à skis, ce n'est pas de la technique, je la maîtrisais en effet depuis longtemps déjà. Mais ce fut plutôt l'accoutumance au danger, une certaine façon de voir les choses, une aisance face au danger.

— *Est-il possible de comparer les difficultés rencontrées par un alpiniste et celles auxquelles vous avez dû faire face lors de vos exploits ?*

— Mises à part les connaissances générales de la montagne, celles des conditions atmosphériques et de la neige, les difficultés que je rencontre n'ont rien à voir avec celles de l'alpinisme. La descente est un tout autre mouvement, une autre technique. Je dirais même qu'il faut penser différemment, c'est-à-dire conjuguer la prudence de l'alpiniste et la sensation du skieur.

— *Lorsque vous vous jetez comme ça dans le vide à huit mille mètres d'altitude, vous appréhendez surtout quoi ?*

— Les dangers qui me menacent sont de trois sortes : les pierres ou les rochers que l'on ne voit pas forcément et qui viendraient buter contre la surface de la glace ou de la neige. Les risques d'avalanche (j'en ai provoqué deux lors de ma descente du Hidden Peak au Pakistan) et les problèmes dus à l'altitude qui sont d'ailleurs les mêmes pour les alpinistes. Lorsque le degré d'inclinaison de la pente dépasse 50 %, cela devient aussi plus difficile.

— *Vous avez connu le grand frisson ?*

— Dans l'Eiger, j'ai failli tomber au début de la descente ; il y avait en effet un changement de surface de neige que je n'ai pas pu anticiper à temps parce qu'il est arrivé plus tôt que je ne le supposais. Sur le film, on voit une brusque accélération de mes skis en même temps que le mouvement de mon corps en rattrapage d'équilibre. Et puis il y a eu ce pénible épisode de ma carrière, lorsque trois de mes compagnons sont restés pour toujours dans l'Himalaya...

\*\*\*

Il y a dix ans, on demandait déjà à Sylvain Saudan (il avait alors quarante ans) dans quelles impossibles aventures il comptait encore se lancer à son âge. Depuis lors, il a quatre grandes expéditions himalayennes à son actif, dont deux furent couronnées de succès. Dès ses premières tentatives dans les Alpes, il rêvait sans doute de descendre un jour un plus de 8 000. Le Hidden Peak, 8 068 m, fut sa plus grande victoire. Et tous de penser qu'il s'arrêterait là, par la force des choses.

Mais la passion de l'impossible, voyez-vous, c'est un peu comme une drogue. Non content de pousser toujours plus loin ses limites, il a décidé de faire partager son goût du grandiose à des joggeurs qu'il emmène maintenant depuis deux ans dans l'Himalaya : une course contre le chrono pendant quatre jours à plus de 5 000 mètres d'altitude. Un supermarathon qui commence à faire parler de lui. Et puis, il y a sa dernière folie : la descente à skis du très mythique Fuji-Yama (3 760 m). Cette fois, il a abandonné délibérément les vertiges de la neige pour se lancer pendant plus de deux heures sur de la caillasse volcanique, toujours soudé sur ces deux lattes (des skis tout à fait normaux) qui l'ont rendu célèbre. Personne ne sait où il s'arrêtera : avec un tel personnage, on peut imaginer les plus folles aventures. Après les montagnes, pourquoi pas les pyramides ?

M.B. ■